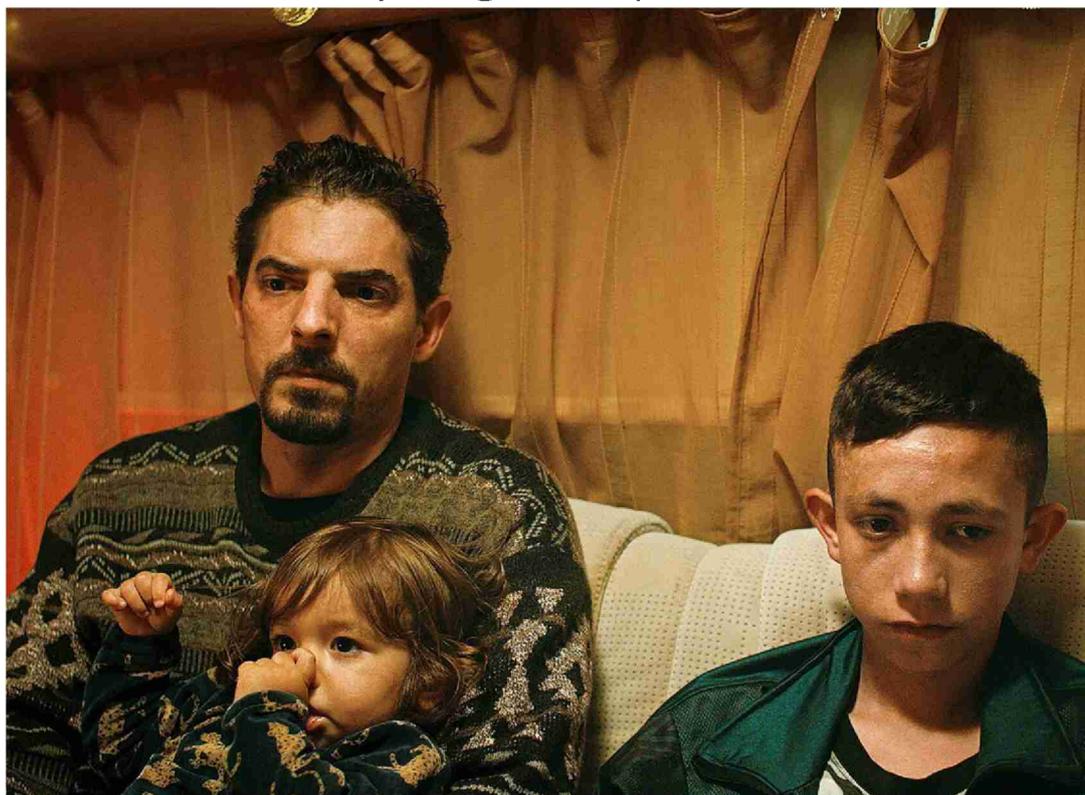




Interview

Damien Bonnard, l'acteur caméléon

Dans «Le sixième enfant», il incarne un rôle sombre, inquiétant, faisant couple avec Judith Chemla, face à un autre couple guère plus rassurant.



Le comédien Damien Bonnard incarne un rôle sombre dans «Le sixième enfant» de Léopold Legrand. PYRAMIDEFILMS

Damien Bonnard, on le connaissait à peine de visage et encore moins de nom lorsqu'on l'a vu débouler

en flic dans «Les misérables» de Ladj Ly. C'était en 2019 et il avait

déjà la quarantaine. Pour un comédien, cela fait tard. Cela prouve surtout qu'il n'y a pas d'âge pour



débuter et encore moins pour s'imposer. Depuis, il court après les films. On le voit partout. Six films en 2019, quatre en 2021, trois en 2022. On ne l'arrête plus, comme s'il s'agissait de rattraper, non pas le temps perdu, mais les années à être resté dans l'ombre. Le voici dans «Le sixième enfant», dans un rôle sombre, celui d'un homme dont l'épouse attend un sixième enfant pendant qu'un autre couple, qui ne peut avoir de progéniture, va leur proposer un étrange marché. Il y est aussi inquietant qu'attachant. Rencontre.

Dans «Le sixième enfant», on a un quatuor de comédiens, mais chacun des rôles est à près égal en termes de temps à l'écran. Comment trouve-t-on sa place dans ce quatuor?

Le quatuor était déjà très évident à l'écriture. C'était assez bizarre, car quand Léopold Legrand, le réalisateur, m'a contacté, il nous avait déjà choisis tous les quatre. À la fin de la lecture, j'ai dit oui tout de suite. Auparavant, j'avais déjà accroché humainement. Je l'avais rencontré au festival d'Alès, où il présentait un court métrage que j'ai adoré.

Les rôles sont assez chargés. Tous comportent leurs défauts, à des degrés divers. Qu'est-ce qu'il y a de plus positif dans votre rôle?

C'est un mec qui essaie de se tenir droit. Qui combat le monde, les autres, pour sauver sa famille. C'est un homme intègre.

Et qu'y a-t-il de plus négatif en lui?

Le fait qu'il en soit obligé d'arriver à ce qui est montré dans le film et révèle une certaine veulerie. Je vois cela comme une fai-

blesse.

Auriez-vous pu tenir le rôle de Benjamin Lavernhe? C'est-à-dire inverser avec l'autre personnage du film?

Franchement, je ne sais pas. En revanche, je n'ai jamais joué d'avocat.

Vous avez débuté relativement tard au cinéma, puisque vous aviez presque 40 ans lorsque Alain Guiraudie vous avait proposé le rôle principal de «Rester vertical». Mais votre filmographie semble être de plus en plus fournie. Quel est le minimum ou la base nécessaire pour que vous acceptiez un rôle?

Je refuse ce qui est mal écrit, ou ce que je juge être mal écrit. Il faut que je puisse sentir l'objet film. Il y a des scénarios où on ne sent rien du tout. J'essaie aussi d'éviter de travailler avec des nases. Idéalement, si on se comprend, c'est encore mieux. En revanche, je m'en fiche de la notoriété d'un cinéaste. C'est vrai que j'ai commencé ce métier tard. À 33 ans, dans des petits rôles. Depuis, j'ai eu de la chance de tomber sur des gens chouettes. Mais pas toujours. C'est plus rare, mais il m'est déjà arrivé de croiser des artistes pas corrects. Le but, ce n'est pas que nous devenions amis. Même si cela peut prêter à confusion, notamment en France, où il y a souvent une dimension collégiale dans les projets, et l'image d'une bande d'amis qui se marrent ensemble. Et c'est vrai que souvent, des liens se créent ainsi. Avec Léo, par exemple, je sais qu'on va refaire d'autres films ensemble.

Peut-on dire que «Les misérables» de Ladj Ly vous

a définitivement lancé?

C'est difficile de l'affirmer comme ça, car une carrière, cela prend du temps. J'ai d'abord fait cinq ans de figuration. Puis énormément de courts métrages. Le film

d'Alain Guiraudie, «Rester vertical», de par sa sélection à Cannes, m'a ouvert bien des portes. Mais le rôle a fait un peu peur aux gens. Il est vrai que j'y joue un truc que je ne vivrais jamais. Juste après, je m'attendais à recevoir des piles et des piles de scénario. Et puis rien... Alors j'ai continué à enchaîner les petits rôles. Jusqu'aux «Miserables». Et dans une certaine mesure le film de Salvadori, «En liberté!» que j'avais tourné juste avant. C'est à partir de ces films qu'on a pu se projeter. Mais il y a des cinéastes qui n'ont pas d'imagination. Et il y a des comédiens qui ne proposent rien. Un exemple? Dans «Le sixième enfant», je trouvais bien que mon personnage boîte. Cela me plaisait de le proposer.

Se faire connaître, est-ce un moteur dans ce métier?

On a un ego, donc ça fait du bien. Mais ce n'est pas un moteur. Le moteur, ce sont les œuvres qui se créent.

En dehors de la démarche et du boîtier, avez-vous eu une préparation physique à ce rôle?

Nous avons surtout fait plusieurs rencontres avec des gens du voyage, puisque le couple que j'incarne avec Judith Chemla provient de leur monde. Je faisais surtout attention d'être raccord avec ce que vit le personnage. Je l'ai entièrement créé, jusqu'à l'odeur. D'ailleurs, je mettais chaque matin le même parfum.



On vous a vu chez des auteurs internationaux comme Wes Anderson, il est vrai dans un petit rôle, mais aussi Yorgos Lanthimos. Que pouvez-vous dire sur ce dernier?

Rien, sinon qu'il nous fait sortir de nous-mêmes.

Pascal Gavillet

Critique

Pascal Gavillet



«Le sixième enfant»

Drame (France, 107) ★★★

Une rigueur diabolique

Ce sont deux couples qui ne se connaissent pas avant et qui ne viennent pas du même monde. Les premiers sont des gens du voyage, ils ont plusieurs enfants, et lui a été impliqué dans un larcin qui aurait pu le conduire en prison. Les seconds, sans enfants, viennent d'un milieu aisé et lui est un avocat commis d'office pour défendre un homme impliqué dans un larcin. Leur drame, c'est qu'ils ne peuvent pas avoir d'enfants. Aussi, lorsque le premier couple raconte attendre un sixième enfant tout en déplorant

ne plus pouvoir s'en sortir, le second couple va leur proposer un marché aussi illégal que risqué. Et rien, au final, ne se déroulera comme prévu.

La force du film, en plus d'un beau quatuor de comédiens (Damien Bonnard, Sarah Girardeau, Benjamin Lavernhe, Judith Chemla), repose sur un scénario solide et implacable, d'ailleurs tiré d'un roman. On assiste donc ici au retour de cette noirceur qui donna jadis ses lettres de noblesse au cinéma français. Léopold Legrand, dont c'est le premier long, filme l'ensemble avec une rigueur assez diabolique, sans tenter de voler la vedette à ses comédiens, ce dont on lui sait gré. Il leur fait confiance, signant un drame très éloigné des chroniques sociales dont le cinéma nous abreuve depuis quelques années. Très réussi.